

La chance s'éloigne

Samedi 28 juillet 1979... Même lorsque l'on n'a pas la notion du temps, des chiffres, il est des dates qui marquent. Parce qu'on les a attendues avec plus ou moins d'impatience, parce qu'elles sont celles d'événements heureux ou bien encore malheureux, elles demeurent pierres blanches ou pierres noires posées dans la mémoire.

Samedi 28 juillet 1979... Depuis plus de trois mois j'ai attendu ce jour. Je me suis entraîné et j'ai entraîné PJ, l'étalon de mon ami Ted Beam, pour que tous deux soyons au meilleur de notre forme à une semaine exactement de la *Tevis Cup*, la course d'endurance réputée pour être la plus dure au monde; pour que nous puissions sans effort couvrir en trois ou quatre jours les 165 kilomètres qui, au moment de l'épreuve, doivent être parcourus en moins de 24 heures. Nous sommes prêts pour cette prise de contact avec la piste infernale, une piste qu'aucune moto tout terrain n'a jamais pu suivre. Pourtant, ce jour va marquer le fond de ma mémoire d'une énorme autant qu'encombrante pierre noire...

Samedi 28 juillet 1979, 10 heures du matin... Le soleil brûle la Californie, Squaw Valley et les monts alentours. Je fais descendre Patchy JR (PJ) du van auquel je l'attache avant de m'attaquer à sa toilette. Ted Beam nous observe en me tendant étrille et bouchon. L'idée ne lui vient même pas de m'aider. Depuis que j'ai pris PJ en mains, nul autre que moi ne l'a jamais soigné ou nourri. Bien qu'il ne m'appartienne pas, il est aujourd'hui «mon» cheval et je suis le seul à pouvoir obtenir de lui ce qui paraissait impossible à son maître il y a encore bien peu.

Etalon rouan à la croupe tachetée de blanc, PJ a six ans. De petite taille – sans doute pas beaucoup plus d'1,50 m – il a cette allure altièrre que seule donne une part de sang arabe. Sur son encolure rouée d'entier, sa crinière grise cascade à gauche. Court, ouvert, bien planté, il possède tout à la fois les qualités physiques du cheval voyageur et celles du cheval d'endurance. Quant au moral, c'est aujourd'hui un vaillant petit soldat. Je suis fier de lui en donnant un dernier coup de bouchon sur son dos et au passage de sangle !

Lorsque, il y a près d'un an, j'ai découvert PJ dans un corral et que Ted m'a proposé de l'entraîner et de le monter dans cette célèbre course qu'est la *Tevis Cup*, j'ai immédiatement accepté. Non seulement PJ présentait toutes les qualités physiques nécessaires à ce genre d'épreuve, mais encore son regard volontaire, énergique, me plaisait. Je me suis toujours mieux entendu

avec les entiers qu'avec les hongres ou les juments. PJ avait des airs de tête de lard... et j'en suis une autre !

Toujours tenté par de nouvelles expériences équestres, cherchant sans cesse à savoir jusqu'où je pourrais emmener un bon cheval – sans altérer sa santé physique et morale –, je décidais que la course elle-même n'était pas suffisante. Faire passer brutalement un cheval de la rapidité à l'endurance pure – au voyage – en lui faisant porter lourd et en le nourrissant non plus avec le meilleur grain et le meilleur foin mais avec ce que je pourrais trouver en route, voilà ce qui me passionnait. Comment le cheval allait-il réagir ? Irai-je plus vite ou moins vite ? Quelles difficultés, quels problèmes m'apporterait cette situation nouvelle ? En accord avec Ted – sûr des capacités de son cheval –, je pris donc la décision de faire, la course terminée, le voyage de retour Californie - Colorado – quelque 2000 kilomètres de désert – à cheval et, cette fois, pour corser la difficulté, sans cheval de bât(1).

Si je pouvais deviner ce qui nous attend !

J'ai retrouvé PJ fin avril chez Ted dans le Colorado, à Gopher Creek Ranch. Nos premiers contacts ont été pour le moins difficiles ! Adulé par son maître qui lui passait tous ses caprices, le petit cheval avait tout de l'enfant gâté. Il était un enfant gâté ! Il tenta de me mordre et de me chasser de son enclos lorsque j'y pénétrais et nos premières sorties dans les collines ont tenu plus de la bagarre que de l'entraînement. Pourtant, au fil des jours, j'ai obtenu que PJ se soumette d'abord, puis j'ai gagné son estime, son affection et enfin sa coopération. L'enfant gâté qui n'avait jamais vraiment fourni d'efforts devint joyeux de se dépenser, perdit sa couche de graisse et sa musculature se développa. Dans le même temps, il devint calme, posé, attentif à son travail et apprit à maîtriser ses impulsions. Après l'avoir entraîné quelque temps sur le terrain presque plat qui entoure Gopher Creek Ranch, je l'emmenais dans la montagne. Là, il fit preuve d'une sûreté de pied étonnante chez un cheval brouillon de nature et ayant toujours vécu sur un terrain dépourvu d'obstacles. Ce séjour hors de «chez lui» cimentait notre entente. Je pouvais alors le seller ou le soigner sans l'attacher et le mener sans licol, en tenant son toupet, à travers un troupeau de juments ! Mais surtout, en

◁ A pied, à cheval... combien ont peiné au cours des âges sur l'antique piste de l'Ouest, qui est toujours aujourd'hui le chemin de la Tevis Cup Ride ?

aidant à rassembler et à conduire les vaches, seuls à travers monts et collines, nous sommes là devenus centaure. Le centaure... un accouplement, un état qui se sent, qui se vit, qui ne s'explique pas plus que ne se décrit le paradis...

Le petit cheval et moi avons participé à plusieurs courses. Alors qu'il n'avait que quatre semaines d'entraînement, nous nous sommes placés cinquièmes de la course de Ken Corral (100 km), un succès dont j'ai été le premier surpris ! Dans l'épreuve de Hunt Creek (80 km, en altitude), nous avons terminé huitièmes... et premier « poids lourd » !

Pourtant je ne rêve pas. PJ n'en est qu'à sa première année de course et un cheval d'endurance ne donne le meilleur de lui-même qu'au cours de sa seconde saison, voire de sa troisième. Il doit apprendre son « métier ». Malgré toutes ses qualités, malgré les énormes progrès qu'il a fait sur bien des plans au cours des dernières semaines, il n'est nullement question pour moi de tenter de gagner la Tevis Cup avec PJ. Je pense tout au plus pouvoir nous placer dans les dix ou vingt premiers, ce qui serait un exploit. Un exploit que je sais le petit cheval capable de réaliser aujourd'hui...

« Ça va aller ? » me demande Ted tandis que je dégarrotte le tapis de selle avant de sangler.

« Pourquoi est-ce que ça n'irait pas ? Les 50 kilomètres que nous allons nous offrir aujourd'hui sont une balade pour PJ. Et puis il ne s'agit pas d'aller vite mais de reconnaître la piste. C'est sûr que ça ira. »

Si je pouvais deviner ce qui nous attend !

Je me mets en selle, à ma place, à l'aise, et je sens les muscles du petit cheval que je connais presque un à un se mettre en mouvement. Je vais enfin découvrir cette piste célèbre pour ses difficultés dans le monde entier.

La vieille route rabotée par les pieds des indiens...

La « *Western States Trail* », la piste sur laquelle se déroule chaque année fin juillet ou début août (au moment de la pleine lune) la course d'endurance dont le gagnant reçoit la très convoitée Tevis Cup, n'est pas une piste établie pour les besoins de l'épreuve. Elle a été tracée il y a des temps immémoriaux par des Indiens Washoe, premiers habitants du pays. Sinuant sur les flancs de la sierra Nevada, escaladant les pentes, plongeant dans des canyons sans fond, elle joint les rives du paradisiaque lac Tahoe aux terres basses de Californie. C'est elle que suivirent au siècle dernier les mineurs du Nevada, transportant à dos de mules le minerai d'argent vers la Californie civilisée. C'est elle aussi qu'empruntèrent les intrépides cavaliers du Pony-Express. Qualifier cette piste d'historique n'a rien de grandiloquent !

La vieille route rabotée par les pieds des Indiens, les sabots des chevaux des pionniers et des cavaliers de légende fut oubliée durant quelques décades. Mais en 1955, Wendell Robie, habitant d'Auburn – aujourd'hui la localité marquant la fin de la piste –, fasciné par la beauté des paysages qu'elle traverse, hanté par les exploits des cavaliers d'antan, organisa la première épreuve de 100 miles en 24 heures, de Tahoe City à Auburn. En 1979 – année du vingt-cinquième anniversaire de la course –, il était toujours aussi enthousiaste, toujours aussi passionné et demeurait le véritable pilier de la « *Western States Trail Foundation* », cela à quatre-vingts ans passés...

Durant ces vingt-cinq ans, cette épreuve, « son » épreuve, qu'il a gagnée les quatre premières années et à laquelle il a participé treize fois, a acquis une renommée mondiale. Pourquoi ?

D'abord à cause de sa longueur, ensuite à cause des multiples difficultés que présente la piste – nous en reparlerons ! –, et puis et surtout parce qu'il s'agit d'une compétition dont nul ne met en doute la sérieux de l'organisation, que l'on cherche à prendre pour modèle dans tous les pays où la course d'endurance a quelque faveur. Si un maximum est demandé aux chevaux, tout est fait – contrôles vétérinaires impitoyables – pour qu'ils ne soient pas victimes de cavaliers inconscients.

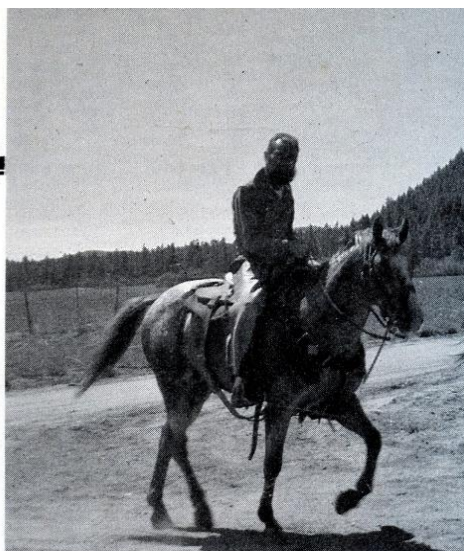
Rude, l'épreuve l'est pour les chevaux et pour les cavaliers et cela au point que, chaque année, seuls quinze ou vingt concurrents se livrent à une véritable compétition, tentent de gagner la *Lloyd Tevis Cup* ou la *James B. Haggin Cup*, cette dernière étant attribuée au cheval dans la meilleure condition parmi les dix premiers arrivés. Pour les autres, selon la valeur de leurs chevaux, leur degré d'entraînement, il ne s'agit que de couvrir la distance dans le temps imparti de 24 heures. Et tous n'y parviennent pas ! La moyenne des abandons et des éliminations par les vétérinaires est de 55 à 60 %. En 1979, sur quelque 265 partants, une centaine seulement n'a pas franchi la ligne d'arrivée. Une année exceptionnelle !

Non... Si ! Mon sang ne fait qu'un tour.

PJ trotte calmement sur la piste qui file sous les câbles du télésiège. Malgré la rudesse de la pente, son souffle est lent, régulier. En une demi-heure, suivant des chemins très praticables, nous gagnons Emigrant pass. Un névé brille au soleil et l'étendard des Etats-Unis flotte sur la pyramide de pierre, monument érigé à la mémoire des premiers pionniers. Nous sommes à quelque 2 500 mètres d'altitude. Nous quittons là le domaine des skieurs et des amateurs de neige et le petit étalon trotte entre d'énormes galets, suivant le mince et profond sentier creusé au cours des âges. Capricieuse la piste ! Elle file sous les arbres, dévale les rochers, vire et vire encore, franchit un ruisseau bourbeux, gravit un mamelon, coupe une moraine, escalade une pente rocailleuse, décrit une série de lacets, devient poussiéreuse. Mais, sous la poussière, se dissimule une rocaille traîtresse, coupante... Nous suivons une ligne de crête, fil minuscule d'une gigantesque lame de couteau posée sur le paysage, et nous atteignons bientôt Cougar rock, point pittoresque de la piste. C'est là que durant la course se postent des photographes qui – toujours sous le même angle –, prennent des clichés impressionnants où chevaux et cavaliers semblent bondir du vide. Cougar rock n'est en fait qu'une série de hautes marches que PJ gravit sans sourciller tandis que je me cramponne à sa crinière pour soulager son arrière-main. Encore des rochers, encore des descentes abruptes, des lacets, des côtes à la déclivité impossible et découvertes brutalement. Encore des racines en travers de ce petit fossé qu'est par endroit la piste, de la brousse, des pins, des chênes verts. Au pas, au petit trot dès que le terrain le permet, PJ avance gaillardement, soulève des nuages de poussière pulvérulente.

Non... Si ! Mon sang ne fait qu'un tour. Je saute à terre et empoigne l'antérieur droit du petit cheval. La boiterie était imperceptible mais la blessure est là, à l'arrière de la couronne. Un mince filet rouge sourd à travers la poussière qui couvre le pied. A l'aide de mon foulard, je dégage la plaie. Je n'ai rien, pas même d'eau pour la nettoyer mais elle semble superficielle. Rassérénié, j'accorde à PJ quelques minutes de repos qu'il met à profit pour uriner et me remet en selle. La boiterie persiste quelque peu, s'estompe, disparaît. Je respire ! L'après-midi s'avance et, après un long temps de trot sur un terrain sablonneux, nous atteignons une rivière. Il fait chaud. La robe de PJ est sombre de sueur... et ma chemise aussi ! Tandis que le petit cheval boit, dans l'eau jusqu'aux genoux, je me laisse glisser dans la rivière et examine à nouveau sa coupure maintenant nette et propre. L'entaille est peu profonde mais

Patchy Junior : un « enfant gâté » qui s'est endurci, a pris goût à son « métier », qui a fait plusieurs fois la preuve de sa vaillance... et que la malchance mettra à l'écart à la veille de la grande épreuve.



Doc. J.-F. Ballereau

bien mal placée... Lorsque nous arrivons à Robinson Flat, où aura lieu le premier contrôle vétérinaire et où Ted nous attend, mon premier souci est de désinfecter et de panser ce que je considère encore comme une coupure bénigne. PJ mange grain et fourrage avec appétit. Alors que la nuit descend, je l'emmène boire une dernière fois. « Au trot bonhomme ! ». Je n'ai pas besoin de tirer sur le licol : PJ qui, depuis longtemps déjà « parle français » obéit... et boite ! Trop tard pour gagner Auburn aujourd'hui mais, dès demain matin, nous le monterons dans le van et l'emmènerons voir le véto. A une semaine de la course, cette course que je prépare depuis si longtemps, je ne veux pas prendre de risque.

Bien que les étoiles brillent joyeuses, j'ai beaucoup de mal à m'endormir au soir de ce samedi 28 juillet 1979...

« Trouve un cheval pour John. Il est venu de France pour faire la course ».

Vendredi 3 août... Squaw Valley. 16 heures.

J'ai fait en la compagnie de Pierre Passemard et Denis Letartre le trajet en auto d'Auburn à Squaw valley... sans mon petit soldat. Malgré des soins incessants, deux visites chez le véto, l'état de PJ, loin de s'améliorer, n'a été qu'en s'aggravant. Dès mercredi matin, je savais que je devais faire mon deuil non seulement de cette course pour laquelle j'avais tant travaillé, mais aussi — quelle déception ! — du voyage à travers les déserts du Nevada et de l'Utah dont je rêvais depuis si longtemps. Tout cela à cause d'une coupure de guère plus de deux centimètres de long ! Une coupure à l'antérieur droit, le seul porteur d'une balzane, le seul pied blanc... La chance qui m'a si souvent souri, cette fois m'avait abandonné...

Je rôde depuis ce matin entre les voitures, les vans, les chevaux que l'on emmène ou que l'on ramène de la visite vétérinaire précédant la course dont le départ sera donné demain matin à 5 heures. Une âme en peine, c'est ce que je suis. Une âme en peine dévorée par l'impuissance, frustrée. J'ai depuis longtemps appris que la vie est une tartine pourrie qu'il faut savoir manger à l'envers de façon à en avoir le goût mais pas l'odeur. Cette fois, le goût est des plus amers...

« John ! »

Je me retourne. C'est Wendell Robie, alerte, cheveux blancs coupés courts, qui m'interpelle.

« Comment va ton cheval ? demande-t-il.

— Boiteux...

— Nick ! hurle le vieil homme avant d'ajouter à l'adresse d'un petit bonhomme rond et rougeaud qui s'avance : Trouve un cheval pour John. Il est venu de France pour faire la course. » Là dessus, affairé, il s'éloigne.

Un cheval ! J'aimerais en avoir un et n'y tiens nullement. M'embarquer dans cette épreuve en montant un cheval que je ne connais pas me semble relever de la plus pure folie. Je

suis pourtant Nick qui m'entraîne vers un van à l'intérieur duquel se trouvent trois chevaux. Il en descend un grand gris à crins noirs qui au premier coup d'œil me semble solide. Je le fais marcher : il engage parfaitement. Je l'examine attentivement et demande :

« Pas de fers à plaque aux antérieurs ? »

— Il n'en a pas besoin, grogne Nick. C'est un cheval du Nevada, un cheval du désert. Pas besoin d'électrolyte (2) non plus. »

Je veux bien le croire... Et puis Nick annonce le prix de location du cheval. Je fais un bond ! C'est tout bonnement celui auquel on pourrait l'acheter ! Inutile de dire que je refuse ! Pierre Passemard, qui a écouté, s'approche et dit :

« C'est cher mais c'est ta dernière chance de partir demain matin. Dans une demi-heure la visite vétérinaire se termine, les inscriptions seront closes. Si la somme te gêne, Denis, moi, l'équipe de télé de Cavalcade, tous les Français qui sont ici, sont prêts à se cotiser et à t'avancer l'argent... Allez ! Fais pas ta tête de cochon, décide toi ! »

Durant une minute ou deux, sans quitter de l'œil le cheval gris, je tourne en rond, indécis. Bien que les apparences soient en sa faveur, je n'ai pas la moindre idée de ses qualités, de ses capacités. Comment a-t-il été entraîné ? Quelles sont ses allures les plus économiques ?...

« D'accord les copains. Je n'en ai guère envie mais je risque le coup. »

J'ai ma petite fierté de cavalier, d'homme de cheval — la seule peut-être —, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai reculé, que je me suis « dégonflé ». Et puis combien d'autres avant moi n'ont-ils pas enfourché des montures inconnues pour de longues et difficiles routes ? S'ils l'ont fait, pourquoi pas moi ?

Pierre donne à Nick la somme demandée et j'empoigne le licol du grand gris. Je ne sais pas — et ne veux pas savoir — le nom de celui qui va être mon compagnon d'un jour et je le baptise tout bêtement « Cheval ».

Inscription : nous héritons du numéro 14. Pesée : ma selle, ma bride et moi atteignons 168 livres. Tirage au sort : nous partirons dans le groupe 22 à 5 heures 42. Examen vétérinaire : Cheval est « bon pour le service ». Je le ramène au van de Nick auquel je l'attache. Je ne sais même pas ce qu'il va manger cette nuit...

Demain sera le jour de l'épreuve tant attendue mais sans mon petit copain Patchy... Que va-t-il se passer entre « Cheval » et moi ? ★

(1) - Au cours de ses deux voyages à cheval aux Etats-Unis, Jean-François Ballereau s'était adjoint la compagnie d'un cheval de bât, « Nestor ». Voir « Cavalier dans l'Ouest » et « Mes chevaux au pays Navajo », édités chez Arthaud.

(2) - Composé de minéraux, équivalant ou presque au sel de cuisine, que l'on ajoute à la boisson du cheval pour compenser les pertes dues à la sueur.

Un petit tour en enfer

Samedi 4 août 1979, 3 heures 30 du matin.

Je prends le petit déjeuner «Chez Zizou», un restaurant tenu par des Français à cent mètres de la ligne de départ. La nuit a été courte et la journée promet d'être longue. Je me sens mal dans ma peau. Non seulement je vais m'attaquer à ce que beaucoup considèrent comme une grande aventure, avec un cheval dont je ne sais rien, mais de plus je ne dispose d'aucun soutien logistique. N'escomptant pas participer à la compétition, je n'ai apporté ma selle et ma bride que sur l'incitation des copains. Je n'ai pas de provisions, pas de gourde, et ne peux compter sur l'assistance d'aucune équipe suiveuse aux différents points d'arrêt. Mais les dés sont jetés... Bien que peu en appétit, je me force à avaler omelette, toasts et confiture. C'est toujours autant de pris !

Mieux vaut être optimiste !

Après une dernière tasse de café — américain et claret ! —, je sors dans une nuit agitée de lueurs de phares et de hennissements. Je me dirige vers le van de Nick. Mâchant son foin entre ses deux copains, «Cheval» ne prête aucune attention à mon arrivée. Comment lui en vouloir ? Je l'observe un long moment... Même si je ne dois le monter qu'un jour, il n'est nullement question pour moi de le considérer comme un moyen, un outil. Aucun cheval, qu'on le veuille ou non, ne peut être un instrument; quel qu'il soit c'est un personnage, un personnage avec lequel le cavalier doit s'entendre, avec lequel il doit travailler. On ne fait pas travailler un cheval — comme on pédale sur une bicyclette —, on court vers un but avec lui. Maintes expériences m'ont prouvé que, quel que soit le but que l'on se propose d'atteindre avec un cheval — quelle que soit la discipline que l'on pratique —, si l'habileté technique est indispensable pour réussir, l'estime, l'affection du cheval pour son cavalier — et vice versa — sont les facteurs déterminants du succès. Je n'espère évidemment pas qu'en un jour «Cheval» me «donne son cœur». Tout au plus je peux tenter de lui faire sentir que je le comprends — ou que j'essaie ! — que je suis un ami et non un poids à porter.

Je tente une caresse sur l'encolure. «Cheval» n'apprécie pas. Il dresse la tête, en alerte, comme hier lorsque j'ai examiné ses postérieurs. Les oreilles ? Pas question d'en approcher la main ! Tout dans son attitude indique que «Cheval» a été plus ou moins malmené par l'homme, qu'il est encore «vert», un rien sauvage. Je ne le regrette pas. Il est toujours plus facile de s'entendre avec un cheval qui n'a «donné son cœur» à personne qu'avec un autre qui s'est déjà attaché à un cavalier...

J'emprunte une étrille et un bouchon et procède à la toilette d'un «Cheval» chatouilleux. Je selle. Tout se passe bien. Mais il en va autrement lorsque je tente de passer la têtère. «Cheval» refuse et de se laisser toucher les oreilles et de desserrer les dents ! Je m'énerve !... et vais faire un tour pour me calmer... Douceur, patience... cinq bonnes minutes se passent avant que je puisse boucler la sous-gorge.

Appelés au moyen d'un mégaphone, les concurrents gagnent un à un la ligne de départ et démarrent par groupes de dix toutes les deux minutes. Dans la grisaille de l'aube, j'aperçois Denis Letartre puis Francis Arnaud (qui en 1976 a été le seul Français à participer et à terminer la Transaméricaine) qui prennent le départ. «Cheval» que je tiens en main accepte quelques courtes caresses et fait preuve d'un grand calme. Un calme qui dénote quoi au juste ? Est-ce celui propre au véritable cheval d'endurance économe de ses forces ou celui du cheval apathique ? Mieux vaut être optimiste ! Mais je n'ai pas le temps de pousser mes observations plus avant : «14 ! C'est à toi ! Ça fait trois fois qu'on t'appelle !»

Bon... Me voilà chevauchant une «roue de secours» !

Je saute en selle et pousse «Cheval» vers la ligne de départ. Je suis un rien désorienté en sentant ce grand corps inconnu se mouvoir sous moi.

«Groupe 22 ! Quand vous voulez !», crache le mégaphone.

Et le groupe 22 démarre au petit trot. Confortable «Cheval», calme et puissant aussi. Au long des premières centaines de mètres, je prends une décision. Ne connaissant strictement rien des possibilités de ma monture, je ne vais chercher qu'à couvrir la distance dans les 24 heures imposées. Et cela bien sûr si «Cheval» peut y parvenir en demeurant en parfait état. En conséquence, bien qu'il trotte avec aisance, respirant calmement, je laisse ma main peser sur les rênes et le mets au pas. A mi-chemin d'Emigrant pass, Pierre Passemard nous double. Il monte un bai qu'il connaît depuis plusieurs jours. C'est un bon cavalier et, au fond de moi, je lui souhaite bonne chance. La longue file de cavalières et de cavaliers montant des chevaux de tous modèles, des mules pour certains, s'élève lentement vers les névés et le petit monument surmonté de son drapeau. Arrivé au col, je mets pied-à-terre. Ménager un cheval ne consiste pas à marcher à pied lorsqu'il est fatigué mais avant qu'il ne le soit. Bien que «Cheval» n'ait visiblement pas été habitué à être mené en main par les rênes, il trotte derrière moi sans trop se faire prier. Dès que la déclivité devient moins forte, je me remets en selle.

Tête haute, «Cheval» hennit soudain, appelle un congénère, un copain à n'en pas douter. Il force l'allure et, curieux, je le laisse aller. Au fil des possibilités que présente l'étroite piste, nous doublons un cavalier, un autre. C'est bien ça, «Cheval» cherche à rejoindre ses deux copains d'écurie, ceux qui étaient dans le van de Nick avec lui, ceux en compagnie desquels il a passé la nuit. Je les aperçois en contre-bas, l'un rouge, véritablement rouge, robe et crins, monté par Max, un Suisse rencontré la veille, le second un étrange petit cheval blanc à taches rondes et jaunes, monté par le fils de Max, Christian, qui ne doit pas avoir quinze ans. Nous les rejoignons assez vite et «Cheval» se calme dès qu'il peut emboîter le pas du grand rouge, ignorant le petit cheval tacheté. Nous poursuivons notre route en devisant. Max a «commandé» ses chevaux un an à l'avance, comme il aurait loué une auto — je vais vite m'en apercevoir — et sa seule ambition est de rapporter en Suisse la boucle d'argent attribuée à tout cavalier ayant parcouru dans les temps la célèbre piste.

Sur les recommandations de Nick, lui et son fils suivent Dave Nicholson, qui a déjà parcouru la piste seize fois... Il a vraiment mis tous les atouts de son côté Max ! Il a même un guide ! C'est le terme qu'il emploie en parlant de Dave.

«Nick a couru dix ou quinze fois, me dit Dave. Il connaît la piste et ses chevaux. Il a dit que ces deux-ci doivent finir et ça doit être vrai. Celui que tu montes était le cheval de secours, au cas où il serait arrivé quelque chose à l'un des deux autres au dernier moment. Je ne sais pas ce qu'il vaut...»

Bon... me voilà chevauchant une «roue de secours» ! Autant le savoir ! Au fond, je ne suis peut-être pas si malchanceux. J'ai déjà compris depuis un moment que «Cheval» n'est pas un vétéran de la course d'endurance. Il n'a pas cette volonté d'aller de l'avant propre au cheval expérimenté. Je sais aussi qu'il ne se dépensera pas pour moi car nous nous connaissons trop peu pour cela. Mais il est hors de doute qu'il fera tout pour suivre son copain «Le Rouge» pour lequel il a un grand attachement. Si Le Rouge termine dans le temps... peut-être terminera-t-il aussi; surtout si je l'aide.



Doc. Cheval Magazine

Tout le monde à l'aise dans les difficultés ?... On pourrait le croire à en juger par l'air décontracté du cavalier et l'œil (et les oreilles !) volontaire de la mule. Un petit regard sur le paysage permet d'affirmer que tout n'est pas si facile.

Bien que cela semble fort peu plaire à Max, je suis le trio, je laisse «Cheval» suivre son copain. Petit problème : les allures imposées par Dave ne me plaisent pas et ne semblent pas convenir à «Cheval»; les temps de trot surtout sont trop courts. Bien que puissant, «Cheval» n'est pas rapide. Je le maintiens en queue de la petite colonne, laissant les autres nous distancer au pas, ce qui allonge ses temps de trot chaque fois que Dave «démarré» et qu'il doit rattraper son copain.

Arrêt pipi ! Les quatre chevaux arrosent la poussière à l'unisson. Cette poussière pulvérulente, les dizaines de chevaux qui nous précèdent la font voler en nuages qui stagnent au-dessus de la piste. Des nuages épais au point que souvent ils masquent tout, y compris la croupe du cheval qui trotte devant nous. De nombreux cavaliers portent des masques anti-pollution. J'ai noué mon foulard sur mon nez mais «Cheval», lui, doit s'emplier les poumons de cette espèce de farine impalpable. Poussière, rocaille, soleil brûlant, les heures passent.

Tiens ! Tu t'apprivoises bonhomme ?

«Cheval» hennit à plusieurs reprises, nerveux, et je devine que nous nous sommes laissés distancer par Dave et surtout par Max et Le Rouge, ma «locomotive». Malgré mes velléités d'aller de l'avant, je le retiens. Pour avoir parcouru cette partie de la piste, je sais que la rivière est proche et il me paraît plus important d'abreuver, de rafraîchir «Cheval», que de rattraper son copain, tout au moins dans l'immédiat. Pas facile de laver les naseaux empoussiérés de mon Petit Sauvage ! Et c'est avec réticence qu'il me laisse passer une éponge — empruntée ! — sur ses postérieurs. Pourtant, lorsque je la presse, pleine d'eau, au-dessus de son toupet, il me lance un long regard et me pousse du nez... Tiens ! tu t'apprivoises bonhomme ?! Je récidive et en profite pour toucher ses oreilles sans qu'il ne bouge trop. Allons, c'est assez ! Je le laisse boire une dernière fois et me remets en selle. On n'est pas gaillard l'estomac plein d'eau ! C'est au pas que nous gravissons les dernières collines et arrivons à Robinson flat, premier contrôle vétérinaire.

Une heure d'arrêt. Ça peut être diablement court une heure ! Habitué aux formalités des contrôles, je ne perds pas de temps. Je tends au chronomètreur la carte qui ne doit pas me quitter tout au long de la course et file vers le vétérinaire. Rythmes cardiaque et respiratoire satisfaisants. Examen complet dans une demi-heure. Je desselle, rafraîchit «Cheval» à grands coups d'éponge, l'inspecte des oreilles aux sabots et, tenant les rênes — sans enlever le mors ! — le laisse manger le grain et le foin disposés çà et là.

«John ! Tu n'as pas de *pit-crew* (1) ?

- Non.
- Ton cheval ?
- Soigné. Ça va.
- Heidi va le tenir. Viens, je vais m'occuper de toi.»

C'est Anita, à peine rencontrée à Auburn qui vient de m'interpeler. Heidi, qui me prend les rênes des mains, est une autre amie quasi inconnue. Je sais que la journée sera longue et je ne peux rien de plus pour «Cheval», aussi je me laisse faire et suis Anita. Elle m'installe sur une chaise, me tend un verre de citronnade, m'enveloppe la tête et le cou de serviettes humides. Ensuite, malgré mes protestations — je ne suis pas habitué à être bichonné de la sorte ! — elle ôte mes bottes, mes chaussettes, et me masse les pieds. Je fais l'effet d'un boxeur dans le coin du ring ! Mais bon dieu que c'est bon ! Le temps passe vite. L'heure arrive de présenter à nouveau «Cheval» au véto. Bien que certain qu'il n'y a aucune raison pour qu'on l'élimine, j'ai un rien le trac en le guidant vers l'homme de l'art. C'est ici à Robinson flat qu'est éliminée la moitié de ceux qui ne terminent pas le parcours et la plupart pour boiteries bénignes. Tout se passe pourtant bien et, à nouveau, «Cheval» est «bon pour le service». La seconde demi-heure de repos imposé me semble quasi inexistante et lorsque je me retrouve en selle, j'ai l'impression de m'être à peine arrêté.

Malgré abreusement et nourriture «Cheval» va bien et je le maintiens à un calme petit trot que la piste permet. Dave, Max et Christian — et surtout Le Rouge — ne peuvent être très loin et je tiens à rejoindre ma «locomotive». En moins d'une demi-heure peut-être nous rattrapons le trio. Dave — homme

de cheval et vétérinaire —, qui a compris ma tactique, me jette : «J'avais peur que tu ne nous rejoignes pas avant les canyons. Pour descendre ça aurait été. Mais pour remonter seul, je ne sais pas ce que ton cheval aurait fait».

Je suis le mouvement en m'en tenant à ma stratégie du matin. Un ruisseau. Nous abreuvons les chevaux et les rafraîchissons, Dave avec un chapeau, moi au moyen de l'éponge, Max pas du tout... il se contente de se rafraîchir... Nous passons un à un les multiples points de contrôle où il suffit de crier son numéro sans s'arrêter et nous arrivons à Last Chance, où a lieu un contrôle vétérinaire rapide avant la descente dans le premier canyon.

Souffle court, jambes lourdes, tête bourdonnante, j'avance comme un automate.

Ça s'annonce comme un précipice. Et c'en est un ! A travers les pins rabougris, le regard plonge dans un vide sans fond. Imité par nous tous, Dave met pied-à-terre et dévale l'étroit sentier en zig-zag accroché à la pente. Gros, suant et soufflant, le pauvre Max cherche bientôt sa respiration. Plus nous descendons, plus l'air devient brûlant, humide, suffocant. Trouvant la marche de Max trop lente, je réussis à les doubler lui et son fils, et malgré les récriminations de «Cheval» qui ne veut pas s'éloigner de son copain Rouge, je rattrape Dave. Intenable la descente. C'est avec un véritable soulagement que j'aperçois enfin la rivière dont le lit envahit le fond de l'étroite gorge. «Cheval» boit avidement. Dans l'eau jusqu'aux genoux, bottes pleines — et soudain fraîches ! — je joue de l'éponge. «Cheval» apprécie et — la fatigue intervenant peut-être — se laisse caresser, gratter derrière les oreilles. Seul point toujours chatouilleux : les postérieurs. Dave, qui a aussi douché sa monture, est impatient de repartir. «40 à 50° ici, grommelle-t-il, sans parler de l'humidité ! Chaque minute fatigue les chevaux. Qu'est-ce que fait Max ?» Le visage écarlate, le front

dégoulinant de sueur, Max apparaît enfin, pénètre dans la rivière en titubant et s'écroule sur un rocher. Sans répondre à nos questions, il se contente de secouer la tête, groggy. J'ai quelque pitié pour l'homme, mais bien plus encore pour le cheval dont nul ne se soucie. Attachant «Cheval» à une branche, je reprends l'éponge et me mets en devoir de rafraîchir Le Rouge. Christian, nullement incommodé, joue dans les rochers. Alors que je lui demande s'il veut doucher son cheval en lui montrant l'éponge (il ne parle pas français), il secoue énergiquement la tête. A nouveau c'est à moi de jouer ! Un cycliste peut difficilement avoir pour fils un homme de cheval ! Je lave rapidement la tête et le poitrail du petit cheval tacheté et, reprenant les rênes de «Cheval», suis Dave qui se dirige vers le minuscule pont suspendu qui enjambe la rivière.

Ça bouge, ça remue lorsque nous traversons l'un après l'autre ! A pied, lentement, en respirant longuement, je m'attaque au mince sentier qui s'élève vers le bleu du ciel, vers le soleil, là-haut, tout là-haut. Dave, derrière moi, a empoigné la queue de sa jument et se laisse tirer. Max, l'air hagard, est en selle. Christian aussi. Trempé de sueur, poisseux de poussière, je marque un temps d'arrêt ici et là, souffle et laisse souffler «Cheval»... que bientôt très las j'enfourche. Pour peu de temps ! Dans cette fournaise «Cheval» fatigue et très vite, je remets pied-à-terre comprenant que je l'épuise. Si la descente a été longue, elle n'était qu'une plaisanterie à côté de la remontée. Souffle court, jambes lourdes, tête bourdonnante, j'avance comme un automate. Enfin le soleil apparaît entre les branches et une brise — presque fraîche ! — fait frissonner notre peau en sueur.

«Laisse quelques minutes de répit aux chevaux, conseille Dave. Ensuite ça devrait aller.»

Après un moment de repos, nous nous remettons en selle. Malgré quelques rudes passages, la pente est moins raide. Le soleil est maintenant là, le bleu du ciel tout proche. Enfin, après avoir dégringolé près de mille mètres et en avoir remonté autant, nous sortons de ce canyon infernal.

Doc. Cheval Magazine



Au fond du premier canyon...
Des airs réjouis tant sous le
chapeau de la cavalière que
sous le toupet du cheval !
Il est bon d'en profiter.
Quelques minutes après être
sorti de l'eau, toute fraîcheur
(ou impression de fraîcheur)
disparaît...

Contrôle vétérinaire à la discrétion des cavaliers. C'est-à-dire que chacun présente son cheval au véto lorsqu'il le juge bon, lorsqu'il pense qu'il a récupéré. Mais attention, un seul contrôle ! Pas de temps de grâce si à l'examen l'animal présentait la moindre anomalie ! Cette fois, je ne suis pas certain que «Cheval» soit «bon pour le service». Bien qu'il ait bu abondamment, en partie déshydraté, il n'a pas mouillé durant la longue ascension. Pourtant, il est bien le cheval de désert dont Nick a parlé. Il boit longuement. En *quelques minutes*, la peau de son cou retrouve une élasticité quasi normale... il s'offre le luxe d'uriner ! Le véto donne le feu vert et nous repartons. Je laisse derrière moi Francis Arnaud éliminé. Son cheval boite. Je le regrette pour lui mais l'envie presque. Il n'aura pas à plonger dans le second canyon, aussi profond que le premier, vers lequel nous nous dirigeons !

Je ne suis plus sûr de «Cheval».

Bien que plus impressionnant que le premier, ce second canyon s'avère pourtant être moins pénible. Le sentier, presque sans cesse au bord du vide, descend en longs lacets et en pente très douce, ce qui permet aux chevaux de trotter sans peine, et aux cavaliers de demeurer en selle. Le jour s'avancant, la touffeur au fond de la gorge, au bord de la rivière, est plus supportable. Et, lors de la remontée, on retrouve plus rapidement un air respirable.

Michigan Bluff, second arrêt d'une heure et, à nouveau, contrôle vétérinaire. Max a pris les devants et est sans doute arrivé depuis longtemps (quel cheval que ce Rouge qui porte un pareil poids avec une telle facilité !). Dave et Christian disparaissent entre les autos, les vans et les chevaux tenus en main. Je tends ma carte, fais prendre les rythmes cardiaque et

respiratoire et m'apprête à desseller.

«John ! Viens par ici qu'on s'occupe de toi et de ton cheval !»
Encore une âme charitable ! Cette fois c'est Mary, énorme et joviale, qui empoigne les rênes de «Cheval». La selle semble tomber comme par enchantement ! Une demi-douzaine d'«amis» est là qui nous entoure.

«Tu vas le faire ! Tu vas y arriver ! Ça descend maintenant jusqu'à Auburn ! C'est facile, le plus dur est passé ! Le cheval peut le faire !»

Malgré tous ces encouragements qui fusent, je ne suis pas si sûr que «Cheval» puisse continuer... Il a une contraction musculaire dans la cuisse droite – ce qui prouve que son entraînement a été des plus réduits – et une belle gonfle à droite du garrot. Je ne m'inquiète plus de savoir si le vétérinaire nous laissera repartir ou non. Je n'ai jamais abimé un cheval et je ne suis pas décidé à commencer avec le Petit Sauvage. «On s'occupe de lui ! lance Mary. Tu vas voir : dans une demi-heure, il sera aussi frais qu'au départ. Assieds-toi. Bois une bière.»

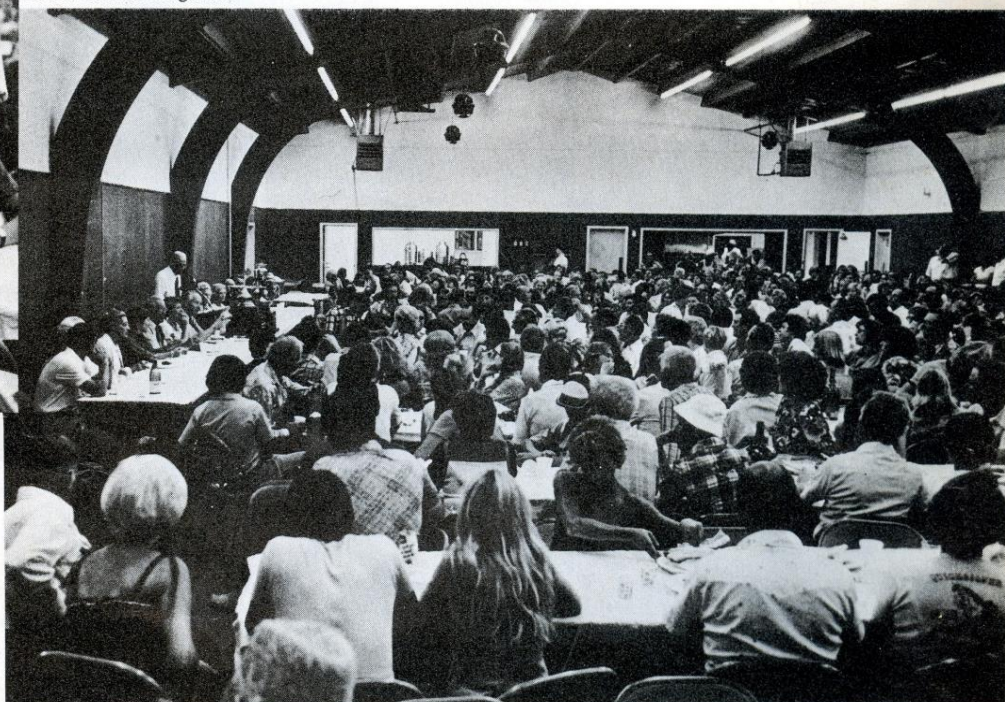
Après tout, on verra bien ! Je m'assieds, avale une longue lampée de bière et observe ceux qui s'activent autour de «Cheval». On applique un bloc de glace sur la gonfle. On masse le muscle douloureux. J'ai un peu honte de voir d'autres que moi s'occuper de ma monture, mais je commence à ressentir une certaine fatigue... Jean-Luc Hess et l'équipe de télé de Cavalcade viennent me demander mes impressions. Plus que les difficultés de la piste – j'en ai connu d'autres, rudes aussi, même si je les ai parcourues à des allures plus calmes –, l'état de fraîcheur de la majorité des chevaux après plus de cent-dix difficiles kilomètres est sans doute ce qui me surprend le plus. Des chevaux qui travaillent, comme on n'en connaît plus guère...



Doc. Cheval Magazine

▲ Pour Jean-François Ballereau le micro... mais pas la coupe !

Doc. Cheval Magazine



Concurrents et amis réunis autour de grandes tables, à l'issue de la Tevis Cup. Les «prix» sont distribués sans mention de l'ordre d'arrivée et les échanges de vues sur la prochaine course prennent rapidement le pas sur les résultats du jour. ▼

Au moment de le présenter au véto, «Cheval» mange avec appétit. Sa gonfle a disparu et sa cuisse a retrouvé toute sa souplesse. «Bon pour le service!». On resselle et on repart, alors que la nuit tombe. «Cheval» semble en pleine forme et la fraîcheur du soir visiblement le revigore. J'ai déjà dû monter des chevaux fatigués et n'aime pas cela... Combien de temps «Cheval» va-t-il avoir de l'allant?... Plus que cinquante kilomètres...! Je ne suis plus sûr de «Cheval». C'est une impression désagréable. Et puis, mauvaise nouvelle, j'ai appris avant de repartir que Denis Letartre a été éliminé. Sur quatre Français, nous ne sommes plus que deux dans la course. Je crois savoir que Pierre Passemard est loin devant. Que la chance soit avec lui !... et avec moi.

«Je ne vois plus rien. Tout est rouge et noir».

«Frenchie ?! Tu es toujours là ?!» Comme après chaque temps de trot, Dave s'inquiète de savoir si je suis. Il m'encourage aussi : «Faut suivre ! On n'est plus loin ! On va le faire ! On va le faire tous les quatre !» Malgré l'optimisme de Dave, je sais que «Cheval» ne pourra pas suivre son copain Le Rouge très longtemps maintenant. Chaque fois qu'il l'appelle, c'est sur un ton plus plaintif et qui n'a rien à voir avec les claironnements joyeux de ce matin... A nouveau – combien de fois l'ai-je fait depuis le départ ? – je mets pied-à-terre. Comme tout cheval fatigué, mon Petit Sauvage ne marche pas mais trotte... et moi je boitille ! Pourtant indemne de plaie ou d'enflure, mon genou droit est raide. Au bout de quelques centaines de mètres, il se déroule et je peux à nouveau arpenter le terrain à longues enjambées.

Des lumières. Un dernier temps de trot au flanc d'une colline nous amène à Ponderosa, le troisième arrêt d'une heure, le dernier contrôle vétérinaire important. Mary et son équipe sont là qui m'attendent, enthousiastes, amicaux. Après les formalités habituelles, après que «Cheval» ait été dessellé, je le palpe attentivement sans découvrir de muscle contracté. La gonfle n'a pas reparu. Il est fatigué, mais seulement fatigué, sainement fatigué. Pour qu'il ne se refroidisse pas, Mary, le tenant en main, le fait marcher, le laissant grapiller un peu de foin ici et là. Vétérinaire : cœur et respiration normaux, allures normales, «Cheval» n'est pas déshydraté. «Fatigué», annonce l'homme de l'art sans pourtant s'opposer à ce que nous repartions... comme je le souhaitais presque, secrètement. La simple fatigue, dès lors qu'elle ne met pas en cause la santé de l'animal, n'est pas motif à élimination.

Encore une heure vite passée... et vingt-cinq kilomètres de plus à couvrir. Pleine, la lune blanchit la piste alors que nous repartons. Très vite, je laisse Dave, Max et son fils prendre les devants. «Cheval» ne manifeste plus aucune envie de suivre son copain. Je sais que pour terminer le trajet je devrais alterner les temps de marche à pied et les temps de petit trot, l'allure la moins pénible pour un cheval fatigué. Seul, doublant parfois l'un, parfois doublé par un autre, tantôt remorquant l'un, tantôt remorqué par l'autre, je suis les rubans jaunes qui jalonnent la piste. En selle, à pied, à pied, en selle, je ménage autant que faire se peut «Cheval» qui trotte mécaniquement, somnolant. Brillant entre les branches, la lune est aveuglante. Plus loin, l'obscurité est si totale que je laisse aller «Cheval», le laisse suivre l'odeur de ses congénères, me fie à son instinct. Au bas d'une longue colline, un *pick-up* (2) est arrêté près duquel se tient un homme qui, au moyen d'une lampe électrique, indique un panneau de l'autre côté de l'American river que nous devons traverser. Si «Cheval» est fatigué, il est loin d'être exténué : alors que je le laisse boire, il éprouve l'envie de jouer, de se secouer, et c'est en bonds presque joyeux que, l'eau lui arrivant au ventre, il m'entraîne sur l'autre rive. Si nous nous connaissions mieux !... Si j'avais son «cœur» !

Bien que marchant à pied, je double une cavalière qui, à pied aussi, renonce à aller plus loin que le contrôle vétérinaire proche, le dernier... à huit kilomètres du but. Nous y arrivons et, pour la première fois, je regarde ma montre dans la lueur des phares d'une auto. Compte tenu de l'état de fatigue de «Cheval», si le véto nous laisse aller, nous avons toutes chances d'arriver quelques minutes après le temps limite... Et puis je découvre Pierre Passemard assis près d'un van, l'air sombre.

«Qu'est-ce que tu fais là ?
– Éliminé. Boiterie...»

Si près du but !... Bien qu'amer – je le comprends ! – Pierre, très sportivement, s'offre à m'aider. Il me prête sa lampe électrique et, lorsque le véto examine «Cheval», il m'aide à le faire trotter. Dernier feu vert. Je me remets en selle et «Cheval» se fait prier pour repartir.

«Vas-y, jette Pierre. Tu es le dernier Français et tu peux arriver à l'heure !»

Peut-être, mais il est hors de question d'arriver avec les restes d'un cheval pour gagner quelques minutes.

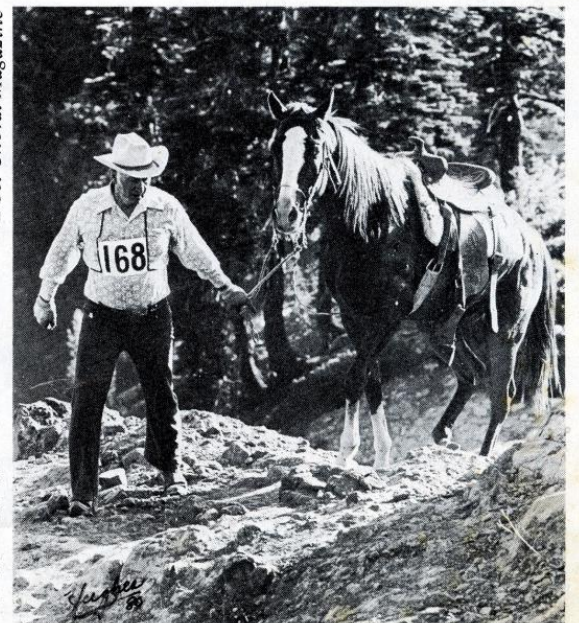
Après une vingtaine d'heures de selle, la fatigue s'appesantit sur moi aussi et la lueur rougeoyante de la lampe balayant une fantasmagorie noire et bleutée prend des airs de cauchemar. Et puis j'ai faim, je me sens faible. Mes œufs et mes toasts sont loin ! A un détour de la piste, je découvre une jeune fille à pied, cramponnée au pommeau de sa selle.

«Ça va ? Besoin d'un coup de main ?
– Je ne vois plus rien. Tout est rouge et noir. Dans un moment ça ira mieux. Va ton chemin.»

C'est la fin !...

Je pousse «Cheval» qui reprend son trot de somnambule et bientôt s'arrête, refusant de répondre à la jambe comme il l'a toujours parfaitement fait. «D'accord bonhomme ! On est près du but mais si tu ne peux plus aller, on s'arrête, on se repose et on fait ces derniers kilomètres au ralenti.» J'ai mis pied-à-terre,

Doc. Cheval Magazine



Un numéro, un cheval et la vêtue d'un cow-boy endimanché. Tout cela n'ôte rien aux difficultés de la piste...

Page couleur :

Au départ de la Tevis Cup, un cavalier plutôt coloré... et nationaliste ! Mais peu importe l'équipement vestimentaire pour les organisateurs de cette grande course américaine : le cheval est en forme et en condition. Bon pour le service... et que les meilleurs terminent !

TEVIS CUP (USA)

UN PETIT MOT SUR UNE GRANDE COURSE

La course démarre à cinq heures du matin de Squaw valley, l'ancien village olympique. Les cavaliers partent par groupes de dix toutes les trois minutes.

OUVERTE A TOUS

La Tevis Cup est ouverte à tous les cavaliers dans la limite des inscriptions déjà reçues par le Comité. Il faut au moins être âgé de douze ans pour pouvoir y participer. Jusqu'à dix-sept ans, les jeunes engagés doivent être accompagnés par un adulte qui les prend sous sa responsabilité. A noter que, depuis trois ans, des coureurs à pied ont pris le relais des cavaliers et disputent eux aussi, sur la même piste, une épreuve d'endurance quatre fois plus longue que le marathon, à terminer en moins de 24 heures, sur un terrain très difficile. Un mot encore pour vous signaler que le slogan de cette course est très clair : « Carry what you may need ». Autrement dit, « Prenez avec vous tout ce dont vous pourriez avoir besoin, car il n'y a strictement rien sur la piste ». Les organisateurs viennent d'ailleurs d'ouvrir une nouvelle catégorie d'engagement : la catégorie Frontier. Elle est ouverte à ceux qui désirent ne pas bénéficier d'assistance pendant l'épreuve. Ni fourrage, ni eau, ni nourriture. Ceux-là doivent se débrouiller tout seuls, sans équipiers aux relais.

LE CHEVAL AVANT TOUT

La Tevis Cup est une des courses d'endurance les plus réputées des Etats-Unis. Elle attire probablement les meilleurs cavaliers de l'ouest américain. La Tevis Cup, c'est 100 miles (165 kilomètres) à parcourir en moins de 24 heures avec

la même monture. Il faut du courage et une forme parfaite pour le cheval comme pour le cavalier. La règle est simple : on demande le maximum d'efforts au cheval avec le maximum de précautions. Tous les concurrents doivent accepter et suivre à la lettre les règles fixées par le comité d'organisation. C'est une course qui présente non seulement un intérêt sportif, mais aussi un intérêt scientifique. Les vétérinaires qui ont suivi la Tevis Cup y ont toujours fait des constatations utiles. Intérêt également pour l'élevage et pour le dressage des chevaux destinés à participer aux épreuves d'endurance.

UNE PISTE HISTORIQUE

La Tevis Cup est née il y a plus d'un quart de siècle de l'obstination d'un homme : Wendell Robie. C'est aujourd'hui un vieux monsieur de quatre-vingt-cinq ans, qui monte toujours à cheval. A l'origine, la Western States Trail était la route qui traversait la sierra, la piste reliant les mines d'or de Californie aux mines d'argent du Nevada. La région n'a pas véritablement changé depuis l'époque de la ruée vers l'or. La piste de la Tevis Cup est préservée. Une association l'entretient, tout au long de l'année, entre chaque course.

PARLONS COUPES

250 concurrents peuvent participer à l'épreuve. Deux récompenses sont attribuées. Elles ont sensiblement la même valeur pour les cavaliers américains. La Lloyd Tevis Cup : c'est la coupe décernée à celui qui finit le premier en temps réel. Et puis il y a la James B. Haggin Cup, qui récompense le concurrent qui se classe dans les dix premiers et qui présente le lendemain au comité vétérinaire le cheval dans la meilleure forme. C'est une coupe très convoitée.★

Jean-Luc Hess

parle au cheval gris (en anglais) et le caresse. Il se laisse faire. Je masse son front ce qui, je l'ai souvent remarqué, a tout à la fois une action calmante et tonifiante. Et soudain j'ai la surprise de prendre un grand coup de nez dans la poitrine. « Eh ! bien ! bonhomme ? ! On fait ami-ami ? On ne peut plus arriver à l'heure, mais si en une journée j'ai fait de toi un copain l'expérience valait la peine d'être vécue ! »

Tenant les rênes en main, éclairant la piste à nouveau petit fossé, je me remets en marche, lentement. Bientôt, curieusement, « Cheval » me suit en me marchant presque sur les talons, cherche à me doubler... ! Et si c'était vrai... Nom de d... c'est peut-être là ma chance ! Je me remets en selle et, sans aucune incitation de ma part, « Cheval » démarre d'un trot vif. Très vite, j'acquiesce la conviction qu'il a déjà parcouru ce morceau de piste, qu'il « sent l'écurie ». Je le laisse aller. Depuis ce matin, il a fait preuve d'une sûreté de pied stupéfiante, mais l'allure à laquelle il arpente la piste encombrée de racines et de rochers dans une obscurité quasi totale me flanque le trac. Nous traversons à nouveau la rivière, sur un pont cette fois, un ancien pont de chemin de fer, étroit et sans rambarde. La piste suit le tracé de l'ancienne ligne de chemin de fer et devient large, visible dans l'aube naissante. Des lumières. « Cheval » accélère encore l'allure, gravit une colline. Nous atteignons des maisons. C'est la fin !...

J'entends crier : « Numéro 14 ! ». Je mets pied-à-terre, conduis « Cheval » jusqu'à un baquet alimenté par un tuyau d'arrosage où il boit longuement. On l'ausculte une dernière fois. Ses rythmes cardiaque et respiratoire sont à peine au-dessus de ce qu'ils sont au repos. Denis Letartre est là qui toute la nuit nous a attendus Pierre Passemar et moi. Il m'offre une bière tiède et amicale, une de celles que l'on n'oublie pas, et me suit en auto tandis que lentement j'entraîne « Cheval » vers le terrain de rodéo, la ligne d'arrivée proche.

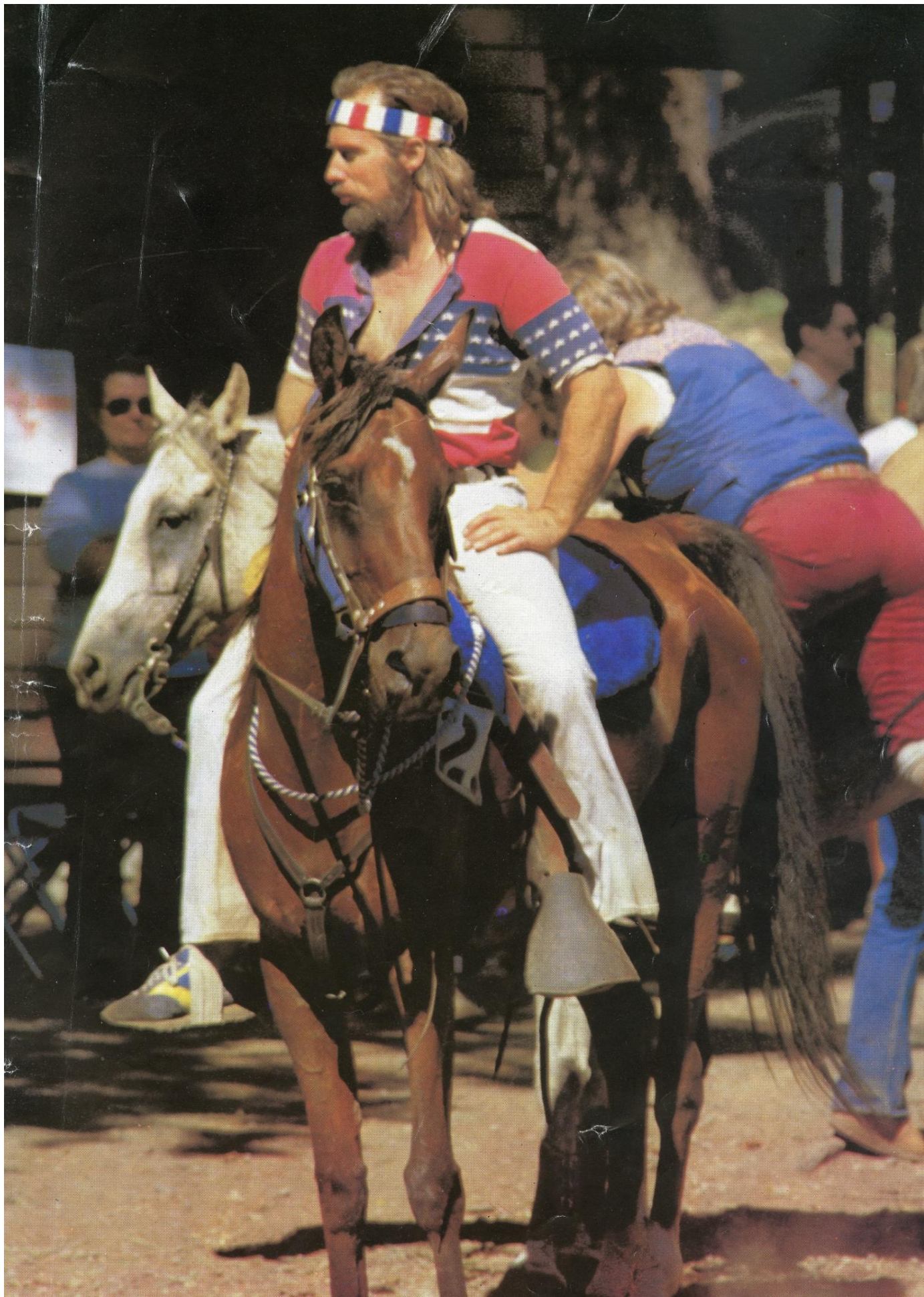
Mary — encore elle — a préparé un box pour « Cheval » qui, sitôt dessellé, attaque son picotin d'orge avec appétit. Je le regarde, heureux au fond de moi. S'il est fatigué, il n'a nullement pâti de notre longue route.

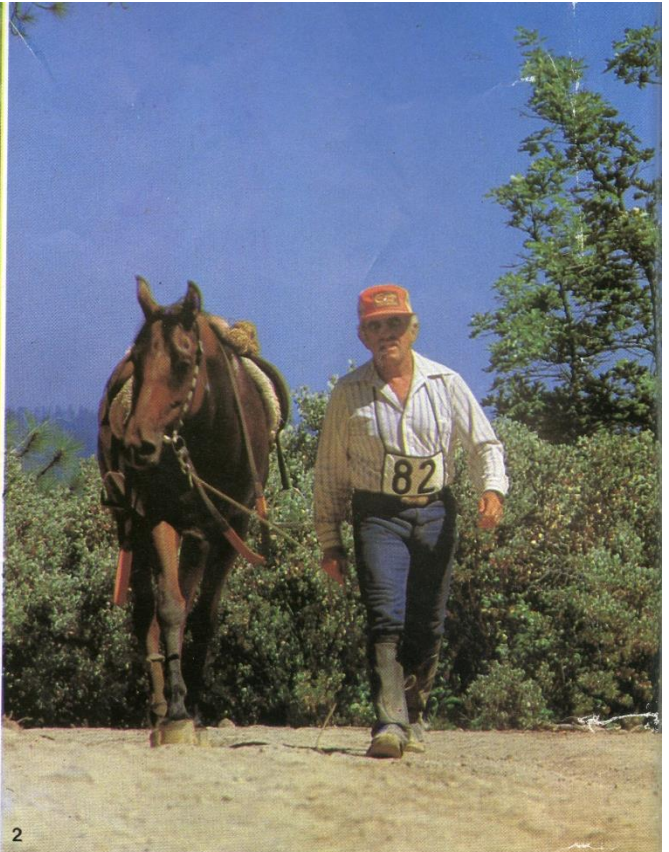
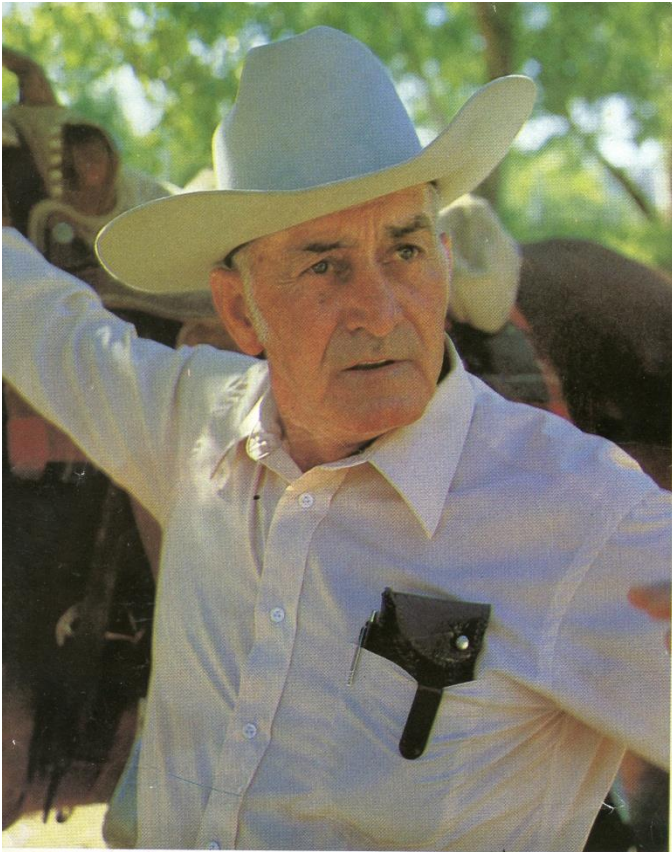
« Va prendre une douche et dormir, me dit Mary. Faire ce truc là avec un bon cheval en douze ou quatorze heures, c'est une longue et belle balade. Le faire en vingt quatre heures et en s'offrant des kilomètres à pied fatigue les plus solides ».

Fatigué ? Bien sûr que je le suis ! Mais avant de dormir, j'ai encore à faire. En grignotant une barre de chocolat, je me dirige vers le box de PJ, de mon petit copain boiteux. De loin, je l'appelle. Il hennit sourdement et, clopin-clopat, s'approche de la porte que j'ouvre. Il me renifle, pose sa tête sur mon épaule et nous discutons tous deux un moment, en français. Je lui explique : « Tu sais bonhomme, « Cheval » était un bon lascar, mais je t'ai regretté tout le long du parcours... Beaucoup m'ont dit que cette course était un pari, et c'en est un. Pour en venir à bout il faut un bon cheval, ce que tu es, une bonne santé, ce que j'ai jusqu'à maintenant, et puis une sacrée chance... L'aurions-nous eue tous deux ? »

Mal aux chevilles ? Non ! Pas plus qu'aux fesses !

Je cligne de l'œil dans le rayon de soleil qui m'a réveillé, chasse une mouche et jette un regard à ma montre. J'ai dû dormir un peu plus de deux heures. Un rien gourde, je m'extrait de mon sac de couchage et file vers les douches, pressé de me débarrasser de ma couche de crasse et de troquer mes vêtements encroûtés de sueur et de poussière contre des propres. Bon, une douche ! Même froide ! Complètement réveillé, je décide que ma première visite sera pour « Cheval ».





Tout au long de cette journée, je vais aller de surprise en surprise. La première m'attend lorsque je passe la tête au dessus de la porte du box de «Cheval». Non seulement il mâchonne son foin avec ardeur, mais encore il s'approche vivement de moi et me donne un léger coup de nez avant de retourner à son casse-croûte. Est-ce qu'on serait vraiment devenus copains en un jour Petit Sauvage ?

Je rencontre Nick Mansfield. Il arbore une mine réjouie et me serre chaleureusement la main en disant :

«Tu l'as fait ! Et le cheval est en parfait état ! Tu l'as aidé hein ! Il a *fallu* que tu l'aides.»

Bien que je m'en sois douté, je comprends que Nick avait la certitude qu'avec un cheval si peu entraîné, je ne pouvais venir à bout de l'épreuve. Surpris le vieux rancher ! Et surpris je le suis aussi quand il ajoute :

«Viens chez moi dans le Nevada. J'ai 60 000 hectares sans clôture là-bas, et plus de deux cents chevaux. Tu monteras ceux que tu veux, y compris le mien.»

Il faut qu'il soit impressionné l'Old Timer pour m'offrir de monter *son* cheval ! Bien que je sois arrivé dans les dix derniers et que j'ai eu beaucoup de chance, je suis soudain très fier de moi. Mal aux chevilles ? Non ! Pas plus qu'aux fesses !

En bas des tribunes, les vétérinaires examinent minutieusement les chevaux des dix premiers arrivés, dans le but d'attribuer la Haggin Cup, le prix de la meilleure condition. Tous ces chevaux ont couvert les 165 kilomètres en moins de 14 heures, le premier en moins de 11 heures 30, soit pour celui-ci à une moyenne proche de 15 km/h ! Une moyenne stupéfiante si l'on considère la longueur de la piste et les multiples difficultés dont elle est jalonnée. On m'a affirmé que certains ont franchi la ligne d'arrivée à un galop aussi léger que joyeux... Et ce matin, tous sont dans un état de fraîcheur tel qu'on les imagine facilement repartant vers Squaw valley... Il est certain que la plupart d'entre eux sont des chevaux du pays, accoutumés au climat et au terrain. Il n'en reste pas moins que leur performance d'hier et leur état de ce matin prouve qu'une sélection judicieuse des éleveurs – certains sont célèbres en Californie – et un entraînement bien compris peut donner des chevaux d'une résistance exceptionnelle. Mieux, des chevaux bien dans leur peau, des athlètes heureux de vivre; il n'est pour s'en convaincre que d'observer les sujets qui, l'un après l'autre, sont présentés au jury.

Surprises aussi le soir venu, alors que concurrents, amis, suiveurs, sont réunis autour de tables dans une immense salle, mangeant et attendant la remise des prix. L'ambiance

est tout d'abord, chaleureuse et enthousiaste. On sent qu'on a affaire là à des passionnés, joyeux, parlant déjà de l'épreuve de l'an prochain, du choix des chevaux, de leur entraînement. La valeur des prix ensuite. Le gagnant de la Tevis Cup est vivement applaudi et la gagnante de la Haggin Cup ne l'est pas moins. Ce sont là deux trophées convoités, enviés; la preuve de la valeur et des chevaux et des cavaliers. Mais ensuite, du premier (qui a déjà la coupe) au dernier, chacun reçoit la boucle d'argent sans qu'il soit fait mention de son classement. Il y a ceux qui «l'ont fait» et les autres. Et, en vingt-cinq ans, moins de 1400 «l'ont fait»... L'âge des concurrents aussi. Certains n'ont pas plus de treize ou quatorze ans et, même s'il leur est imposé un «mentor», un responsable qu'ils doivent suivre, qui les aide et leur facilite la tâche, on ne peut que leur tirer un grand coup de chapeau. Et que dire de cette dame à cheveux blancs, alerte, qui, à quatre vingt quatre ans, reçoit sa troisième boucle ??

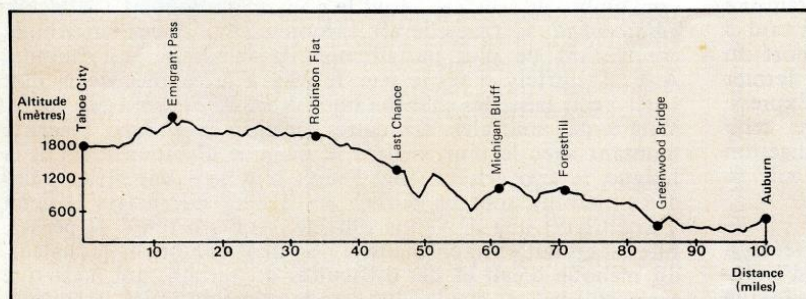
Et puis je me surprends moi-même, lorsque mon tour vient – parmi les derniers – de recevoir cette fameuse boucle de ceinture : je réalise que je lui accorde une valeur certaine. Pourtant, diplômes, trophées, hochets, ne m'ont jamais attiré, n'ont jamais eu pour moi la moindre importance...

Dernière surprise, choquante celle-là : au cours de la remise des prix, on annonce le nom des cavaliers... mais on ignore celui des chevaux. J'aurai l'occasion d'en parler à Wendell Robie, qui me tiendra le vieux raisonnement suivant : «Le cheval n'est que ce que le cavalier en fait. Un mauvais cavalier montant un excellent cheval a toutes chances de ne pas arriver. Un homme de cheval de valeur peut obtenir beaucoup d'un mauvais cheval et finir l'épreuve. Ce que l'on veut juger ici, c'est la maîtrise de l'art équestre (*horsemanship*) des concurrents. C'est d'eux et non pas du cheval que dépend le succès ou l'échec». Tout cela est vrai bien sûr. Pourtant il ne me paraît que juste que les chevaux qui «l'ont fait» soient cités au même titre que leur cavalier. On peut objecter qu'au fond de leur box ils n'ont pas ma faiblesse et se contrefichent des boucles de ceinture et des récompenses non comestibles. Peut-être, mais c'est là je pense une question de principe, de respect du cheval. Qui approche le cheval sans le respecter l'approche mal.

Ce n'est pas pour le plaisir que je viens de rapporter ce qu'a été cette Tevis Cup 1979, et comment je l'ai vécue. Savoir ce qu'est réellement cette épreuve difficile, fascinante autant qu'exemplaire, c'est savoir ce que peut être la course d'endurance, ce qu'elle *doit être*. ★

(1) - Equipe suiveuse.

(2) - Véhicule tout terrain à quatre roues motrices.



Page couleur :

1 - *Viril O. Norton prend un bain d'ombre en compagnie de sa célèbre mule Lee Roy. Deux personnalités du monde l'endurance...*

2 - *Pied à terre avant que le cheval ne soit fatigué. Solidement arrimée sur le devant de la selle, l'indispensable éponge qui permet de rafraîchir l'animal aux points d'eau.*

3 - *Juste un petit coup d'œil sur l'équipement – impeccable et fonctionnel – de nos amis américains. Tout est prêt pour le départ. Le cheval est au calme et a passé une bonne nuit... Au vu du sac de couchage, le cavalier aussi, et à quelques pas de son cheval, comme il se doit !*